

A propos d'un coeur

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 30

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207005>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VIEUX LAUSANNE

REMONTONS à quarante ans en arrière. Nous ne connaissions pas les autos, les syndicats, les roses Crinson, l'appendicite, les festspiele, l'incinération et autres productions du XX^e siècle. On avait alors à Lausanne des foires *de sorte*. Il n'y avait pas, sur la Riponne, comme aujourd'hui, tous les mercredis et tous les samedis, de nombreux étalages. Quatre fois par an et durant trois jours : mercredi, jeudi et vendredi, la place de la Riponne, moitié sud, se couvrait de bancs ; le côté nord était occupé par les chars de légumes, pommes de terre surtout. Le marché du fromage se tenait à la rue Centrale actuelle.

Les enfants, qui n'étaient pas gâtés par des réjouissances coutumières, attendaient « la foire » avec impatience, parce que les parents et leur proches leur donnaient quelques centimes « pour leur foire », et ces enfants, dont nous étions, s'achetaient régulièrement un couteau, qu'ils perdaient non moins régulièrement au bout de peu de temps. Alors, à la foire suivante, on se procurait un nouveau couteau ; nouvelle foire, nouveau couteau, nouveau plaisir... il n'y avait pas de raison pour que cela finisse. L'âge seul venait trop tôt mettre un frein à cette chère habitude.

En ce temps lointain, l'idée de foire éveillait l'idée de biscôme. Biscôme et foire, foire et biscôme, l'un n'allait pas sans l'autre, et ce pain d'épices (pour parler français) paraissait meilleur, plus moelleux, plus aromatique que tout ce que l'on consommait aujourd'hui sous ce nom. Les marchandes de cet excellent produit étaient ordinairement de grosses dames ; elles débitaient leur marchandise sous forme de bandes de cinquante centimètres de longueur ; elles vendaient aussi des souris en biscôme, un sifflet planté dans le derrière (des souris, pas des marchandes), ainsi que des cœurs ornés de deux amandes, et des hommes et des dames, également en biscôme, les bras arrondis en anses, le chef orné d'une plume, que le consommateur arborait à son chapeau quand le bonbon était mangé. Ces articles coûtaient *cinque* (un sou, comme disent les Lausannois d'aujourd'hui).

Sur cette Riponne, on achetait aussi, chez des confiseurs d'occasion, des objets en sucre, colorés en rose foncé, qui représentaient des coqs, des poissons, etc., etc. ; les uns commençaient à sucer leur coq par le bec, d'autres prétendaient que c'était meilleur de commencer par la queue ? *De gustibus et coloribus non disputandum.*

La foire du mercredi était la plus courue, la plus animée, la plus bruyante ; tout Lausanne y accourait. Les cris des marchands, les ciclées des trompettes que de nombreux bouèbes se payaient, le brouhaha de la foule, tout cela produisait un vacarme étourdissant.

Il y avait un coin de foire occupé par des marchands d'étoffes, de broussetout (gilets de chasse, pour parler correctement), par des chapeliers, par des cordonniers de Vaulion. Mais ces diverses marchandises, comme « les étrennes utiles », avaient peu d'attraits pour les enfants.

On voyait « Picouline », à l'ombre d'un grand parapluie rouge, qui offrait un lot composé d'un caleçon, d'une cravate, d'un couteau de poche et d'une pipe, soit quatre objets pour 5 francs ; il abaissait successivement ses prétentions à 4 fr. 50, 4 fr., 3 fr. 50, 3 fr. et, pour finir à... un franc et cinquante !

Il y avait aussi une casquette en peau de lapin, sous laquelle un piémontais à frimousse de fouine, avec des anneaux d'argent aux oreilles, vendait de la gomme laque en bâton en disant aux badauds que c'était *une racine per ras-coumouder vaisselle, pourçallaine, pierre à pot, tant qu'on ne pout plu la casser oussqu'il a*

été soudée. On ne connaissait ni la sécotine, ni le ciment pluss !

Après 1871, on vit un personnage qui offrait des chansons françaises, tout en apprenant les airs aux amateurs. Coiffé d'une casquette de moblot, perché sur une caisse, il chantait en pinçant une guitare étiqée et en larmoyant :

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine
Car malgré vous, nous resterons Français,
Vous avez pu germaniser la plaine
Mais notre cœur (ici un point d'orgue) vous
[ne l'aurez jamais.

C'était touchant, tout le monde pleurait. Alors, pour effacer la triste impression, le même s'affublait d'un casque à mèche et chantait avec force grimaces :

C'est le sire de Fich' ton kan
Qui s'en va-en guerre,
A deux sous tout le paquet
Le père, la mère Badingue et le petit Badinguet.

Et pour changer :

Chacun me nomme avec orgueil
Charlotte la républicaine,
Je suis la gloire plébéienne
Du faubourg Montorgueil.

Le chanteur prononçait républicaène et plébéyaène, et tout gosses que nous étions nous remarquions cela.

Il y avait aussi, le long du mur de la Route neuve, les marchands d'écuelles, mais cela ne nous disait pas grand'chose, à peine risquions-nous un œil guilleret sur les pots de chambre de couleurs variées que les marchands alignaient dans leurs étalages.

Les établissements publics des environs de la place faisaient des affaires d'or, surtout quand Epiteaux et sa clarinette daignaient les honorer d'un morceau de sa composition : *Danse des Bots* ou la *Valse des coquemars*.

Et le soir arrivait et tout rentrait dans l'ordre. Le second jour était moins mouvementé. Le troisième jour était consacré par les marchands à l'emballage de leurs produits et par les gamins à la recherche des pièces de monnaie que le public aurait pu laisser tomber et perdre. Je n'en connais point qui se soit enrichi à ce métier.

Telles étaient les foires de Lausanne il y a quarante ans. C'était le bon temps. *Quantum mutatum ab illo!*

MÉRINE-OS.

Après le dîner. — Mais, mon cher, pourquoi donc as-tu été de si méchante humeur avec ta femme, pendant le souper ?

— Mais tu as bien vu que le repas était détestable.

— Eh bien, alors, c'est à la cuisinière qu'il fallait faire des reproches.

— Ah ! non, par exemple. Elle nous quitterait illico... Je ne crains pas cela de ma femme.

A PROPOS D'UN CŒUR

DIEPPE, sa ville natale, a la gloire et la statue de Duquesne ; Aubonne en a le cœur.

La ville de Dieppe a célébré ces jours, par des fêtes auxquelles assistait le ministre de la marine, le tricentenaire de la naissance de Duquesne. La ville d'Aubonne avait été aimablement conviée à ces fêtes. Elle fut empêchée de s'y faire représenter.

Puisque notre pays, où Duquesne a séjourné et auquel, à sa mort, on confia la garde de son cœur, est ainsi associé aux hommages rendus à la mémoire du célèbre amiral, il est bien permis de rappeler brièvement ici la belle carrière de celui-ci. Nous le faisons par l'organe d'un chroniqueur français.

Trois cents ans ont passé depuis que, dans la maison d'Abraham Duquesne, à Dieppe, Marthe de Caux, sa femme, mettait au monde un fils qui devait être « le grand Duquesne ».

L'époque à laquelle naquit Duquesne vit s'opérer de radicales modifications dans la guerre navale. Jusque-là, les batailles navales n'étaient que des mêlées confuses d'où toute direction d'ensemble était absente. Cependant, sous la main puissante d'Elisabeth, la marine anglaise avait pris avec les Drake, les Hawkins, les Raleigh un essor considérable, tandis que les Hollandais « rouliers des mers » faisaient les plus grands efforts pour conserver la situation prépondérante qu'ils avaient su acquérir.

La France avait un retard considérable lorsque parut Richelieu. Il eut vite fait de comprendre la suprême importance de l'empire des mers. Pour la disputer d'abord aux deux colosses maritimes et permettre à ses successeurs de la conquérir sur eux, il n'épargna rien.

Certes, les adversaires étaient dignes les uns des autres : à Sourdis, d'Estrées, Duquesne, Châteaurenau, Tourville, les Anglais opposèrent Monck Blacke, le prince Rupert, le duc d'York, tandis que les Hollandais eurent à leur tête deux des plus remarquables amiraux qui furent jamais : Van Tromp et de Ruyter. Il y eut vraiment, à cette époque, une floraison exceptionnelle de grands hommes de mer.

Le père de Duquesne tenait parmi les Dieppois un rang honorable. Il le devait un peu à son titre de « capitaine entretenu au service du Roi » et plus encore à sa qualité d'armateur doublé d'un corsaire. Du Normand il avait la finesse, du Dieppois, la bravoure téméraire. Il légua à son fils Abraham ces deux traits caractéristiques.

Abraham se signala donc dès l'âge de 16 ans. Son père étant tombé malade à bord du *Petit-André*, qu'il commandait et qui, du reste, lui appartenait, le jeune Duquesne, malgré son âge, le suppléa. Ayant fait la rencontre d'un hollandais, *Le Berger*, il prit sur lui de l'attaquer et s'en rendit maître. Cette brillante conduite attira sur lui l'attention de Richelieu qui lui octroya une commission de « capitaine entretenu dans la marine royale ».

Il ne faudrait pas croire, cependant, que l'avancement fut dès lors rapide pour ce capitaine de 16 ans. Pendant de nombreuses années, malgré les guerres maritimes, Duquesne ne fut qu'une simple unité sans relief bien particulier.

Ce qui contribua, plus que toute autre chose, à le mettre en vedette, ce fut l'heureuse détermination qu'il prit d'entrer au service de la reine Christine de Suède au moment où la guerre éclatait entre elle et le Danemark. Entré au service de la reine Christine avec le grade de capitaine de vaisseau, Duquesne ne tarda pas à être nommé « amiral-major » (contre-amiral) et c'est à lui en grande partie, que les Suédois durent leur victoire définitive sur la flotte danoise.

Duquesne servit trois ans la Suède, puis il retourna en France.

En 1674, l'Angleterre et la Hollande ayant conclu une paix particulière, Louis XIV se trouva seul en présence des marines combinées de la Hollande et de l'Espagne.

Un événement considérable se produisit soudain : la révolte de Messine contre la domination espagnole. Incapables par eux-mêmes de réduire la ville révoltée, les Espagnols appelèrent les Hollandais à leur secours.

Libres, enfin, de toute entrave politique, les Français allaient se mesurer contre la première marine du monde. Le grand, l'illustre Ruyter parut bientôt en vue de Messine. Louis XIV lui opposa Duquesne, auquel il eut la sagesse de donner carte blanche.

Cette mémorable campagne fut digne des deux grands hommes qui engagèrent ce duel redoutable.

Une première fois, le 8 janvier 1676, près de l'île Stromboli, les flottes française et hollandaise se livrèrent bataille. Lutte si furieuse que Ruyter déclara n'avoir jamais été à si chaude affaire. Trois mois plus tard, en vue de Catane, les deux rivaux se retrouvèrent en présence. L'acharnement des combattants fut supérieur encore à celui du glorieux combat du 8 janvier. Cette fois la défaite des Hollandais et de leurs alliés se trouvait complète. Et cette défaite se doubla d'un deuil national : blessé à mort, Ruyter expira pendant la retraite.

A l'époque de ce grand événement historique, Duquesne avait soixante-six ans et près de cinquante ans de service à la mer. Calviniste, sa religion trempait des caractères durs à eux-mêmes et durs aux autres : il sut commander et se faire obéir. Il n'eut pas de ces funestes hésitations qui gâtent

les meilleures inspirations des tempéraments indécis. Dans le commandement naval enfin, il fit preuve d'une connaissance, on pourrait presque dire d'une prescience de la tactique exceptionnelle, en un temps où cette science traversait une phase caractéristique de flottement. A cette connaissance il joignait une expérience personnelle approfondie du métier de marin.

Sa grande force, dans sa campagne mémorable contre Ruyter, fut la juste confiance qu'il avait en lui-même et qu'il avait su communiquer aux officiers sous ses ordres. Avoir confiance, c'est là un élément primordial du succès, et, sous Duquesne, personne qui n'escomptât la victoire!

C'EST LUI!

C'ÉTAIT à Paris, en 1880, le 14 juillet. La grande ville était en liesse; elle célébrait la fête nationale.

Rue Lafayette, n° 90, au café-restaurant du *Grülli*, des passants se groupent respectueux autour d'un monsieur, assis sur la terrasse et qui est tout ahuri de cette manifestation.

Les conversations se croisent :

— Je te dis que c'est lui ?

— Mais non, il n'est pas si blond.

— Oui, mais, dit un autre, regarde ce profil.

La foule grossit. Le monsieur, voyant que quelques personnes se montrent une pièce de cinq francs à l'effigie du roi des Belges, comprend de quoi il s'agit, ayant été plusieurs fois l'objet d'une telle méprise. Il quitte sa place, entre dans l'établissement et en ressort presque aussitôt, coiffé d'une calotte, une serviette sous le bras et deux bocks dans la main.

La foule se disperse en pouffant de rire, car celui qu'on avait cru reconnaître pour Léopold II, n'était autre que le père Joyet, directeur de l'établissement, un bon Vaudois dont Favéy et Grognez ont gardé le plus agréable souvenir.

Ce que chacun sait. — Ce que chacun sait est ce que l'on doit le plus souvent rappeler.

Une simple montre peut remplacer une boussole.

Vous placez une montre horizontalement, de façon que la petite aiguille soit dans la direction du soleil. Le milieu entre cette aiguille et le chiffre XII du cadran indiquera le sud.

Tournez, par exemple, à dix heures, la petite aiguille vers le soleil : le sud sera dans la direction du XI, etc.

LE NOUVEAU-NÉ

Le peintre bernois Albert Anker vient de mourir à Anet, à l'âge de 80 ans. Tous nos journaux ont rappelé sa carrière et ses justes succès.

Nous possédons au Musée des Beaux-Arts cantonal un des meilleurs tableaux de Anker, le *Nouveau-né*. Ce tableau figura à l'Exposition des Beaux-Arts, qui eut lieu à Lausanne en 1869; c'est alors que l'Etat de Vaud en fit l'acquisition.

Voici ce que disait de ce tableau M. Victor Tissot, dans une très intéressante publication intitulée : *Les Beaux-Arts à l'Exposition de Lausanne* :

Autour d'un berceau rustique, espèce de gros panier d'osier dans lequel est emmaillotté un commencement de poupon dont la tête sort à peine des moelleuses couvertures, les frères et les sœurs se sont réunis pour saluer le nouveau-né.

L'aînée des deux fillettes contemple déjà le frêle petit être avec la tendre sollicitude d'une mère.

La cadette, ravissante enfant, aux cheveux blonds comme les épis et aux joues de rose, lui envoie un doux sourire de bienvenue.

A côté d'elle, le cadet de la famille, encore en robe, les mains cramponnées au bord du berceau, se dresse sur ses pieds et cherche à voir ce qui fait la joie et l'admiration de ses deux sœurs; mais il est trop petit et sa curiosité se change en impatience.

Un garçon de 16 ans, le personnage principal du tableau, regarde ce second petit frère d'un air grave et fort peu réjoui; sa pensée se lit sur sa physiologie : il suppose évidemment la part que le nouveau venu lui prendra dans l'héritage paternel. Ses paupières sont baissées; il s'approche avec cette réserve qui pressent l'ennemi.

Dans le fond, la mère, alitée, tourne vers ses enfants une figure encore voilée par la souffrance.

Tout cela est admirablement rendu. Il n'y a pas une ombre à ce tableau qui ne porte, dans toutes ses parties, l'empreinte originale et puissante du maître sûr de lui-même.

* * *

Terminons par une anecdote sur le peintre défunt.

Tandis qu'il travaillait à son tableau intitulé : *Conseil de commune*, il était au Gournigel. L'hôtelier chez qui il logeait avait, paraît-il, une physionomie qui plaisait au peintre, jeune encore en ce temps-là : c'était un type comique et rare.

Anker employa tous les moyens pour faire le portrait de son hôte; celui-ci n'y voulut jamais consentir.

Un jour, ils firent ensemble une petite course dans les environs. Sans que l'hôtelier s'en doutât, Anker modela son visage dans une boule de terre glaise qu'il avait ramassée.

Quelques semaines plus tard, l'hôtelier pouvait contempler son fidèle portrait, qui jouait un rôle important dans le tableau en question.

A bon entendeur, salut ! — Voilà une petite leçon, bonne pour beaucoup de gens et pour beaucoup de Vaudois, en particulier.

Boileau disait :

« Je suis exact aux rendez-vous car j'ai remarqué que ceux qui attendent ne songent qu'aux défauts de ceux qui se font attendre. »

ADI LA VILHE TSERI

Le morceau patois que voici n'est pas d'aujourd'hui, puisqu'il est dû à la plume de J.-L. Moratel.

Tot è çan déchü dèso dans sti fouron Moudon; ne l'ai comprangnon ran mè !

Lé zôtrou idzon on allâvé chu l'idiè au sohl-lou dè l'ouïra; ora, por tsampa lè baté, l'ai font d'au fû.

Lé zôtrou iadzo, avoué onna bouna ecordja à la man, et prau avinna dans lou tièsson, vo faza prau tsemin chu voutron petit tsér; ora, l'applayont lè vouaturé, les onné ai zôtrès, et ie fusont quement la bâla sein que nion menai la premire !

Ti lè gouvernements sont renvessâ, et ma vilhe tseri va se puri au fond de la tsappa.

Ora, alla-lei, avoué voutré tséri, iô on ne vai gotta ! Mainmé dè tserdju po choteni et guidâ lou graïlou. Main-mé dè hllavettè au dzangon derrai po rapprotsi lou graïlou d'au sépi !

Ora, quand fô arâ plhe prévond, obin main prévond, s'in vo taguenassi ankié au bé dau graïlou et tot e fé ! et pu (chondzide on pou) le poison quan me i'arè lèva, et ie laivon quan mé i'arè pésa, çan n'è-t-e pâ lou moudon rinversâ.

Ne balhon-t-e pâ lou nom dè tséri à on affèré que ne pau veri que d'on coté, iô to-t-è se bein cosu que l'orolhè, lou sépi, lou soc et le dzangon simblhon to d'onna pice, d'onna pice ein fer ?

Na, çan né pâ onna tséri, ie fô bein de l'ai deré onna drubâlâ. Avoué çau, vo l'ai ran a fèrè au bè dè la râie, main d'orolhe a checautè et a remoua po la mettrè de l'ôtro pâ ! Main dé vèriau à décrotsi et à recrotsi po mena la cutrà. Au liu dè çan, voutré tsévâu vo nûnon promenâ à l'ôtra ruva d'au tsan, iô vo replhantâdè voutra dombâlâ.

Ah ! lon bil'ovràdzou vo fèdè einkie, pô crosâ on grô terrò au maison et au melhan voutra terra, se né pâ po l'ai fèrè on dou d'ânou ! Dinche, vo veri voutron tsan in amon, quand lou fô

veri in avô. Na, queman que vo farri, saret adi veri la maiti ein amon, et la maiti ein avô.

Por mè, iè bein zan zu teniai lè corné de la tséri dè bon sein charâ et sein bessounâ, et noutra terra no za adi balhi d'âi bouné fraisé, et lou pan, Dieu sai bèni, no nos a pa manquâ. Ora, vo crâidè que voutré dombâlè von vo mettrè lou burou su lo pan parce que ie rinvésson la terra çan déchü dèso au lieu de le dèfèrè, parce que ie corevon la râie queman sin lécovavè, parce que vo pouaidè arâ avoué don tsévvô io on ein avâi betrà katrou. Gran bein vo fassé ! Se vo zai mè què que no n'in zu, vo n'avai pâ tru; vo fô lou vin à la cavâ et lè bombounissâ au gournai; vo fô la roba de dra et lè botta por la demèindze, et pu lè zimpu ! Béniran vo sarai se voutré dombâlè pouont vo pahi to çan ! ie vo lou cordrè bein. Ma quan bein ma tséri dè bou l'è méprija, porrai bein ètrè ou vadzon regrètaie.

J.-L. MORATEL.

L'ÉLU

UNE jeune fille était persécutée par les assiduités de quatre soupirants.

Un jour, elle se trouvait sur un de nos bateaux à vapeur. Les quatre candidats à sa main s'y trouvaient aussi, plus pressants que jamais.

Le capitaine du bateau, un vieux loup d'eau douce, était bien connu de la belle. Elle en appelle à son avis pour savoir auquel de ses quatre amoureux elle doit accorder son cœur et sa main.

Après un moment de réflexion :

— Croyez-moi, dit le capitaine, jetez-vous courageusement à l'eau. Le don de votre cœur sera la précieuse récompense de celui qui n'aura pas hésité à sauter après vous au lac pour vous sauver. C'est, me semble-t-il, le seul moyen de vous sortir d'embarras.

La jeune fille ne fait ni un ni deux; elle se jette à l'eau.

Trois de ses amoureux en font immédiatement autant et la sauvent.

Nouvel embarras de la belle; nouvelle consultation du capitaine. Celui-ci, après un moment encore :

— Eh bien, ma chère enfant, épousez celui qui est resté sur le bateau : c'est le moins bête des quatre.

A propos. — L'opulente M^{me} X..., qui vient de voyager en Sicile, raconte ses impressions :

— Nous avons traversé, la nuit, des endroits qui étaient de vrais coupe-gorge...

Un monsieur, galamment :

— Il n'y paraît pas !

Le vilain homme ! — Que penserait Diderot du féminisme moderne, lui qui disait :

« Je permettrais bien que ma maîtresse fît des livres, mais pour ma femme, je veux qu'elle ne sache faire que des chemises et des bas. »

Irrévocable. — La fermeture du *Kursaal* est irrévocablement fixée à demain dimanche. Pour les trois derniers spectacles, M. Tapie a fait appel à la tournée du *Théâtre de Tabarin*, de Paris-Montmartre.

C'est donc un spectacle « montmartrois », dont on dit « qu'il n'est pas pour les jeunes filles », parce qu'il n'est pas nécessaire ni bon que les jeunes filles entendent tout ce que croient pouvoir ouïr sans danger leurs parents.

On y entend « Alcide », humoriste-comédien fantaisiste, la diseuse humoriste « Odette Deval », puis « Dominus », le pince-sans-rire; le compositeur « Eug. de Grosse »; on y entend aussi une pièce du Grand Guignol : « Les soucis de la paternité », et une grande revue en un acte « Paris-Lausanne !... Halley et retour !... » C'est très amusant.

La réouverture du *Kursaal* aura lieu le 7 septembre prochain avec des programmes de choix.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie FATIO & GREC.